Document generated on 04/25/2024 7:57 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Quand DesRuisseaux écoute aux portes...
Travaux Ralentis de Pierre DesRuisseaux

Maurice Soudeyns

Number 33, Spring 1984

URI: https://id.erudit.org/iderudit/39417ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Soudeyns, M. (1984). Review of [Quand DesRuisseaux écoute aux portes... *Travaux Ralentis* de Pierre DesRuisseaux]. *Lettres québécoises*, (33), 98–98.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Quand DesRuisseaux écoute aux portes...

Travaux Ralentis
de Pierre DesRuisseaux
(Éd. L'Hexagone)

On sent que l'auteur des *Travaux Ralentis* aurait voulu aller au-delà des choses qu'il convoitait avec tant de regards, et de cette autre chose qu'il transporte d'une page à l'autre, qu'il appelle parfois «sa lettre», ailleurs «les dernières, écrasées», plus loin «quelques mots, brisés» ou tout simplement «rare littérature», mais même si son discours ne nous apparaît pas assez «brisé», assez «rare» non plus pour que le matériau textuel des *Travaux Ralentis* puisse supporter le poids d'un titre qui connotait autant de propriétés nouvelles, DesRuisseaux a quand même réussi son tour de force, qui consistait moins à nous braquer du langage, qu'à nous faire pénétrer dans un certain univers poétique.

C'est donc en scrutant le langage dans ses couches les mieux connues que Pierre DesRuisseaux, qui en est à son troisième recueil, a décidé de nous exposer ses travaux. Il a choisi pour cela une présentation des plus classiques: des poèmes très courts, les uns à la suite des autres, qu'un minuscule cercle vient séparer. On peut penser que cet enchâssement des poèmes fait partie de la structure des travaux. À moins qu'il ne soit imputable à l'éditeur. Quoi qu'il en soit, il a pour effet certain d'annihiler le prolongement naturel que nous ménage le blanc de page. Et cela d'autant que l'auteur ne s'était déjà pas simplifié la tâche en ponctuant ça et là ses vers de virgules et de points. D'autre part, la réapparition de la majuscule en début de poème et, conformément, après chaque point, constitue un net recul par rapport à ce que la poésie avait déjà acquis. (p. 22)

Pas tout à fait la lumière
mais la nuit
tant d'hommes s'enfargent.

Tant d'encre entre nous
et tant de vent
quand bien même meurt le feu
que s'effacent des discours.

Il ne sera pas surprenant, dans ce type d'économie, de voir de temps en temps le renfoncement d'un vers marquer une pause. C'est en tout cas la solution qu'a trouvée DesRuisseaux pour aérer son texte, et elle est heureuse.

On sent dans la démarche de l'auteur une sorte de désir de «s'adresser» à la poésie, comme si, à défaut de se faire langage, il se faisait poésie lui même. (p. 16)

Neiges creuses je vous reconnais
j'ai possédé cette terre
ce silence jusqu'où se refont des oiseaux plus lents.

Noeud gratifié infini des braises
la ville et l'ombre, le silence (m'appartiennent)
ce qui me signe nous le signons ensemble.

Une atmosphère a priori, obligatoire, autrement dit, essentielle pour accéder au langage (comme si DesRuisseaux cherchait, dans un premier temps, un état affectif propice à éveiller la «conscience poétique»). Cela fait partie d'un procédé de fabrication qu'il maîtrise parfaitement. Aussi, son discours se promène-t-il plus qu'il n'interroge, plus qu'il n'intervient. Pour ne pas toucher le réel, la poésie de DesRuisseaux n'est pas vaine (il n'y a pas de poésie gratuite). C'est un peu comme si l'auteur ne se servait que de l'apparence des mots... La différence entre ce qu'il voit et ce qu'il dit est à la mesure de son engagement. Il vide finalement son sac d'une façon très étudiée. Et cet acte de confiance devient bientôt un ensemble organisé, se propulsant de manière autonome. (p. 15)

Corps profond dans la lumière
extrême joie commune, ô porte niée

un peu de cette maison
et s'il reste une parole
l'homme qui descend plus peut-être qu'une ombre,
que peut-il dire?

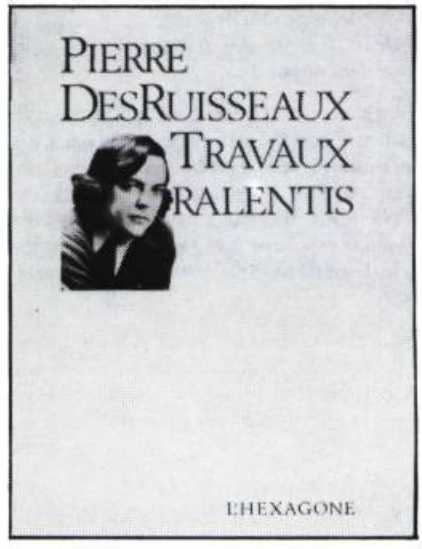
Il se penche sur ces mots davantage pour se taire.

On le voit, il s'agit d'une poésie approximative, vaste parce que vague, où l'acte de poétisation procède souvent des mêmes images: terre, lumière, silence, herbe, porte, ombre, etc., et dont le mécanisme semble à deux temps: l'objet perçu, puis poétisé, et son revêtement harmonique. (p. 42)

Terre à la surface des eaux
propre nuit où je suis né
canot possédé pour voguer dans l'air

l'ordre d'une voix, de très loin, se mêle
de te saisir pour elle.

Poésie «mystérieusement» flottante, d'où nous parvient quelquefois, un silence, un secret, une voix, une promesse... Les *Travaux Ralentis* n'existent pas. En voici une preuve (où l'absurde nous paraît d'ailleurs sublimement assumé): (p. 27)



Translation seule la trace d'une mouche
valeur et peu d'un temps

la nuit qui est dans l'herbe
des montagnes terminées.

Et la réponse de Pierre DesRuisseaux. (p. 9)

À frapper et à frapper toujours
la réponse pour la question
la porte sans réponse

la porte tardive inscrit sa lettre. □

Maurice Soudeyns